



**HAL**  
open science

# Médias, religion et écriture romanesque dans le roman arabe moderne

Sobhi Boustani

► **To cite this version:**

Sobhi Boustani. Médias, religion et écriture romanesque dans le roman arabe moderne. Roger Allen; Gonzalo Fernández Parrilla; Francisco M. Rodríguez Sierra; Tetz Rooke. *New Geographies : Texts and Contexts in Moderne Arabic Literature*, UAM Ediciones, 2018, Colección Estudios, 9788483446201. hal-02148312

**HAL Id: hal-02148312**

**<https://hal.science/hal-02148312>**

Submitted on 5 Jun 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Médias, religion et écriture romanesque dans le nouveau champ littéraire arabe

Sobhi Boustani

### Introduction :

La religion et les pratiques religieuses occupent, incontestablement ces deux dernières décennies, une place capitale dans le paysage culturel des sociétés arabes. Dans un monde régi par la consommation et dominé par la communication, les médias, surtout audio-visuels, s'emparent de ce phénomène et en font un produit facilement diffusable sur leurs ondes. Prédications et consultations religieuses foisonnent sur les chaînes satellitaires et dans les stations de radio. C'est alors que la religion et particulièrement l'Islam intègre pleinement la littérature romanesque.

Comment la littérature arabe moderne reflète-t-elle cette réalité sociale ? Comment le duo religion-médias est devenu un facteur de création littéraire ? Quels sont les nouveaux modes d'expression de l'engagement social et politique dans la littérature arabe moderne ? Et à quel point ces écrits peuvent prétendre à la littérarité ?

### 1- Un roman précurseur

L'un des premiers romans à adopter essentiellement la religion et partiellement les médias, comme thème dominant, sinon central dans la diégèse, est *Yawm ad-dîn* de la romancière libanaise Rasha al-Amîr, publié en 2002<sup>1</sup> et traduit en français sous le titre *Le Dernier jour*<sup>2</sup>. Ce roman de 487 pages est en forme de mémoires intimes écrits par un cheikh-imam anonyme âgé de 40 ans et adressées à une jeune femme qui reste elle aussi anonyme dans le roman. Les rencontres entre les deux protagonistes autour d'un projet littéraire sur le poète arabe al-Mutanabbî (915-965) a conduit à une profonde relation d'amour entre les deux. Le roman, écrit dans un style soutenu et très élaboré, est un hymne à la vie et à l'amour, deux valeurs qui ne s'opposent pas à la spiritualité de la religion. Cet imam, modéré, d'un physique séduisant et d'une voix agréable est recruté par une chaîne de télévision pour préparer et présenter un programme religieux. Cependant, le narrateur ne consacre qu'un chapitre sur 24 à cet épisode. Suite à une *fatwa* des extrémistes le condamnant à mort, il sera obligé de s'isoler dans une maison protégée et c'est de son refuge, de sa forteresse, comme il l'appelle, qu'il écrit ses

---

<sup>1</sup> - Dâr al-jadîd, Beyrouth

<sup>2</sup> - trad. Youssef Seddik, Sindbad-Actes Sud, Arles, 2009.

mémoires. Le roman ne présente aucun signe référentiel réel ni sur le plan spatial, ni sur le plan temporel ce qui donne au texte une dimension sans frontières. Il illustre, en cela, la tension entre extrémistes et modérés dans tous les pays et témoigne fortement de l'installation de la religion dans le champ romanesque arabe.

## 2- La religion à l'écran en direct

C'est surtout Ibrahim Issa, journaliste égyptien et présentateur d'émissions télévisées, familier du monde médiatique qui explore merveilleusement dans son roman *Mawlânâ*, publié en 2012<sup>3</sup>, l'univers du duo médias-religion, et qui passe au crible, au travers de ce duo, les composantes de la société égyptienne moderne.

Bien qu'il s'inscrive dans la mouvance classique du réalisme social, le roman révèle une nouvelle voie d'engagement où le sérieux et le comique moqueur sont inextricablement mêlés.

### a- Le cadre : l'univers médiatique

L'*incipit* installe le lecteur dans le cadre qui règne à la chaîne de télévision : *al-Dunyâ*. La première phrase de ce roman de 554 pages, est empruntée au monde audio-visuel : « elle mettait la poudre sur son front avec les doigts d'une professionnelle et elle lui disait pour s'assurer de sa satisfaction : parfait, n'est-ce pas Mawlâna ? Il sourit en répondant : que Dieu te bénisse, *yâ Ukht* Georgette. » Anwar Uthmân, le présentateur du programme, prononçait alors la même phrase usée qu'il répétait depuis un an : « Quel sera, penses-tu, le sentiment des fans, des croyants qui prient derrière toi et de ceux qui attendent tes *fatwa* quand ils voient Mawlâla et notre cheick se maquiller avant de passer en direct ? » Il répondit fermement et avec assurance : « le Prophète, prière et salut sur lui, mettait de henné sur ses cheveux et du Kohl sur ses yeux » (p.7). D'emblée, et à travers ce bref dialogue, l'auteur concilie la technique exigée par les médias et ce phénomène dit religieux. Le maquillage est tout à fait compatible avec la religion, même si la maquilleuse est une chrétienne dont le prénom « Georgette » est volontairement mis entre guillemets. D'autre part, la collaboration entre le présentateur Anwar 'Uthmân et le héros Ḥatim al-Shinnâwî, appelé Mawlâna est régie uniquement par les règles de la communication médiatique, et par conséquent, par l'intérêt. En effet, Le cheikh Ḥâtim ne supportait pas le présentateur et cela depuis qu'il l'a vu la première fois. Mais, c'est avec lui qu'il doit présenter une émission journalière *mâ yaṭlubuhu al-muṣallîn* (ce que demandent les fidèles), un titre inspiré des émissions *mâ yaṭlubuhu al-*

<sup>3</sup> - Bloomsbury, Qatar Foundation Publishing

*mustami'ûn* (ce que demandent les auditeurs), diffusées sur presque toutes les stations des radios. La rémunération proposée par les propriétaires de la chaîne était attrayante.

Dès le début du roman, et en fonction du cadre médiatique, on assiste à une théâtralisation de la religion. Malgré l'antipathie qui distingue la relation des deux personnages, ils sont obligés de jouer chacun son rôle, de jouer la comédie vis-à-vis du public et de montrer une complicité, dictée par le metteur en scène, installé dans les coulisses. Une fois sur le plateau, et après le mot d'accueil d'Anwar, le cheikh Ḥatim, joue l'innocent et s'adresse à Anwar en respectant la règle du suspens *tashwîq* : « vas-y, pose tes questions, nous allons voir les pièges que tu nous as tendus cette soirée » (p. 12)

La lumière rouge qui annonce le direct sur le plateau l'habite et contribue à la transformation du personnage : d'un Cheikh savant à un acteur obéissant qui se soumet, et par ses gestes et par ses paroles à cette lumière rouge tel un tournesol كعباد الشمس . Il écoute précieusement les paroles du présentateur alors qu'ils sont insignifiants et stupides. Il sait très bien que ce dernier est ignorant, il n'a pas lu le Coran et il n'a lu aucun autre livre depuis ses derniers examens à la faculté. Tous les deux sont « esclaves de la lumière rouge » (p. 15).

#### **b- La religion et la religiosité**

La culture religieuse constitue quantitativement et qualitativement l'élément principal dans la structure et dans la conception même de ce roman. Les connaissances religieuses sont les désignateurs principaux dans le campement du héros Ḥatim. A travers ce personnage, un grand nombre de versets coraniques, des *hadith* et toute une littérature classique des commentaires et des exégèses intègre le roman. La solide documentation confirme le socle religieux sur lequel l'auteur a fondé sa technique narrative. Malgré son savoir, Ḥatim est capable de mesurer ses paroles et modeler ses opinions en fonction de son public : « je suis un commerçant de religion, dit-il, de ma marchandise j'expose ce que les gens désirent entendre. » Ses connaissances l'autorisent à tracer les limites entre religion et religiosité<sup>4</sup>. En effet, Mawlâna revêt deux visages dans le roman : un visage destiné à la religion et un autre à la religiosité. Un cheikh qui s'appuie sur la seule raison pour interpréter et comprendre la religion et un autre, « un cheikh de télévision » شيخ تلفزيوني pour plaire au peuple et gagner confortablement sa vie. Cette réalité est dévoilée par Umayma, son épouse :

ورأته وهو يتحدث في التلفزيون وبعدهما يغلقه يقول ما لم يقله وعكس ما قاله

<sup>4</sup> - Voir Tharwat al-Khurbâwî, *Ftoday.almasryalyoum.com%2Farticle*, 13/08/2013.

(Elle l'a vu parler à la télévision, une fois sorti, il dit le contraire de ce qu'il y a dit.)  
(p.235)

Cette dichotomie, plutôt cette dualité dans le personnage principal n'est autre que le reflet de la dualité : religion et religiosité. Si la première invite le cheikh à conduire les fidèles vers le chemin du salut الهداية, la deuxième, en revanche, l'invite à s'occuper de la publicité الدعاية. A la question : est-ce que la représentation théâtrale التمثيل est licite ou illicite ? Posée par le cinéaste et l'artiste Nadir Nûr, le héros souhaite savoir lesquels des deux Hâtim est visé par cette question, il dit :

هل اجيبك حاتم الشناوي شيخ الجامع أم حاتم الشناوي شيخ التلفزيون؟ لأن شيخ الجامع يرضي الله بينما شيخ التلفزيون يرضي الزبون، وإذا عرف أن يرضي ربنا وسط ده كله يبقى خيرا وبركة.

(Tu veux que je réponde en tant que Hatem le cheikh de la mosquée ou bien Hatem, le cheikh de la télévision ? Le cheikh de la mosquée satisfait Dieu, tandis que le cheikh de la télévision satisfait le client et l'agence de la production.) (p. 110)

Dieu est donc légué au dernier plan.

### c- Le cercle de l'ignorance :

La société est décrite à travers le point de vue du héros Mawlâna. L'image révélée par ce personnage ou par le narrateur à travers le personnage, est chargée des qualificatifs comme: ignorant, idiot, sot, stupide, superficiel, insignifiant... Pendant la pause ou à la fin de l'émission, poussée par une curiosité stupide, toute l'équipe technique se précipite vers lui pour lui poser des questions concernant la religion :

يسألونه أسئلة في الدين أغلبها تافه وفارغ

(On lui pose, sur la religion, des questions stupides et sans intérêt dans l'ensemble) (p. 18)

A sa sortie du studio, la même scène se répète, des gens de tout bord s'approche de lui pour lui demander un service et même de l'argent. Ils sont des ignorants et contents de l'être :

لا يزال يحتفظ بصبره على سماع السخافة ورضاه تطوعا بالإنصات لفراغة عقل الناس وجهلهم المتحمس

(Il garde toujours la patience d'écouter la stupidité des gens et de supporter leur ignorance.) (p. 38)

L'opinion qu'il a du cinéaste et artiste Nadir Nûr est de la même veine. Il est un personnage inculte et creux (p. 103).

Il jette le même regard sur les footballeurs devenus stars et immensément riches qu'il rencontre au Club fréquenté par le fils du Président. Le contraste entre un porte-monnaie plein et une tête vide suscite la pitié, on lit :

... أولاد في سن الشباب الزاهي يصعدون سلم الشهرة والمجد بفضل أحذيتهم، وقد سحب الله من معظمهم أي نباهة وذكاء من العقل وركّز كل مميزاتهم في بنائهم العضلي الحذائي... إن معظمهم من بيئات المعاناة الصرفة والجهل المدقعة .

(Ce sont des jeunes qui deviennent célèbres grâce à leurs chaussures. Dieu leur a privé de toute intelligence et Il a tout mis dans leurs muscles, la plupart d'entre eux sont d'un milieu pauvre sans aucune culture) (p. 122)

Lors de sa rencontre avec Hassan le frère de Farida, belle fille du Président, converti au christianisme, il n'hésite pas de le traiter d'idiot أهبل et de voir dans une grande partie des musulmans le même défaut que celui-ci. Des musulmans ignorants et stupides qui ne connaissent pas l'Islam (p. 170).

En s'adressant à Hassan et à ses amis convertis au christianisme et qui critiquent l'Islam, il leur dit que ceux qui diffusent actuellement l'Islam sont des ignorants (p. 205).

Hatim tient à prouver par sa prudence qu'il est loin d'être un idiot et qu'il maîtrise la situation. A celui qui lui reproche de ne pas dire sa vraie pensée à la télévision, il répond simplement : « croies-tu que je suis idiot ? » ليش قالوا لك عني أهبل؟

En fonction de ce public ignorant, Hatim adapte ses propos, car, il sait très bien que le public n'aime pas écouter la science et ne s'investit pas pour s'approprier le savoir :

الجماهير لا تحب أن تسمع العلم، بل تفرح بتأكيد جهلها. أنا أبيع علما ليس كي يتعلم الناس، بل فقط لتخفيف وتحسين مستوى الجهل.

(Les gens n'aiment pas écouter la science, ils sont contents d'être confirmés dans leur ignorance. Moi, je leur vends un savoir non pour les cultiver mais pour diminuer le niveau de leur ignorance) (p.38).

Cependant, en entrant dans cet univers médiatique, Hatim, malgré lui, régresse intellectuellement et tend vers l'ignorance. Lui, qui, jadis, ne laissait aucun livre lui échapper, maintenant il ne se souvient plus depuis quand il n'a pas ouvert un livre. Les cheikhs sollicités par la télévision n'ont pas le temps pour renouveler leurs connaissances. Cheik de télévision et savoir sont deux entités incompatibles. (p. 42).

D'autre part, bien qu'il essaie de montrer qu'il n'est pas naïf, ni idiot *ahbal*, et qu'il maîtrise parfaitement la situation, son enroulement dans le réseau médiatique et sa soumission à ses exigences ont bien montré qu'il est à son tour naïf pour ne pas dire *ahbal*. En effet, sans se rendre compte, il tombe dans le piège tendu par les Forces de sécurité et se fie à la comédienne Nachwa, envoyée par ces Forces. Il couche avec elle, sans soupçonner qu'elle est une agente qui travaille au service de cette institution. C'est bien elle qui a volé les documents déposés chez lui par Mukhtar al-Ḥusayni, un honnête homme, mystique, accusé d'hérésie et du chiisme. Totalement habité par la peur, Mawlânâ est disgracié à la fin du roman.

Nous avons souligné plus haut que Ḥatim voit dans le présentateur un esclave de la lumière rouge, mais en suivant l'évolution des événements dans le roman nous pouvons affirmer que lui aussi est l'esclave de cette lumière rouge et de tout ce qu'elle symbolise, de tout ce qu'elle représente et de tout le pouvoir qui se cache derrière elle. A sa première rencontre avec le fils du Président et son épouse Farida dans leur bel appartement, il se montre totalement soumis. C'est du moins ce qui émane de sa réponse à la question posée par le fils du Président :

إنت دخلت الجيش يا شيخ حاتم؟

لا يا أفندم، ولكن لو عايزني أدخله، أدخله فوراً. (ص. 137)

«- As-tu déjà intégré l'armée ? Cheikh Hatem.

- Non *Afandum*, mais si vous voulez que je l'intègre, je le ferai tout de suite »

#### d- L'argumentation :

La religion est sans doute l'isotopie principale du roman, ce qui a conduit Ḥatim ash-Shinnâwi, pour convaincre de sa position, à une rhétorique fondée sur une lecture « raisonnable » de la religion. Selon une logique initiée à l'époque abbasside par *'ilm al-kalâm*, le cheikh Ḥatim affronte son interlocuteur à travers une dialectique rigoureuse fondée uniquement sur la raison *al-'aql*<sup>5</sup>, d'où la multiplication des *munâzarât* dans le roman. Cette dialectique se manifeste essentiellement sous deux formes dans le texte : soit par une interprétation raisonnée du Coran et du *ḥadīth*, soit par une réfutation de tout ce qui s'oppose à la raison. En effet, les exemples sont très nombreux dans le roman. Dans l'une de ses discussions avec Ḥassan, frère de Farida et sa bande convertis au christianisme, ces derniers reprochent, par exemple, à l'Islam cette expression tiré du Coran : « كنتم خير أمة » (vous êtes le

<sup>5</sup> - Voir Marwân Yâsîn al-Daylamî, [www.azzaman.com/2013/](http://www.azzaman.com/2013/), 10 / 06/ 2013.

peuple le plus excellent) (3 ; 110). Ils arguent en s'interrogeant : comment oser parler « d'un meilleur peuple » alors que les pays arabes et islamiques sont sous-développés et ne connaissent pas ni le progrès technologique ni la démocratie. Le cheikh réfute leur argument en s'appuyant sur une argumentation rigoureuse donnant une signification plus large au terme *Umma* et une interprétation logique à cette phrase. Pour être le peuple le plus excellent, dit-il, les musulmans doivent remplir des conditions. Ils ont des devoirs à accomplir, sinon ils ne sont pas le peuple le plus excellent Ils doivent faire preuve, à travers leurs réalisations, de leur excellence (p. 202)

Cheikh Ḥatim distingue Le Coran des *hadîth*, même Traditions transmises par Bukhârî lui-même. Il réfute tout *hadîth* incompatible avec la logique et étranger au contexte de l'époque. Il évoque avec Nachwâ qui prépare un master sur l'égalité entre homme et femme dans la *Sunna*, tous les *hadîth* transmis par Bukhârî et qui montrent clairement l'inégalité entre homme et femme, à commencer par l'héritage et la *shihâda* et finir par ceux qui condamnent la femme si elle se refuse à son mari. Il cite le *hadîth* d'Abû Hurayra n° 67 dans le *Kitâb an-nikâḥ* de Bukhârî totalement injuste à l'égard de la femme :

"قال: قال النبي صلى الله عليه وسلم: "إذا باتت المرأة مهاجرة فراش زوجها لعنتها الملائكة حتى ترجع". (ص).

(334)

« Le Prophète, salut et prière sur lui, a dit : si la femme refuse de coucher avec son mari, elle attire la malédiction des anges »

Et le cheikh de se demander : pourquoi les anges aideront le mari et pas la femme ? Après avoir cité d'autres *hadîth* qui ne résistent pas à la logique et à la raison, il déclare qu'il ne réfute pas la *Sunna*, mais quelques *hadîth*. Bukhârî n'est pas parfait, il transmet comme les autres transmetteurs des *hadîth* erronés. Et il se revendique clairement des Mu'tazilites, *aṣḥâb al-'aql*.

Il va de même pour la polémique de *irḍâ' al-kabîr* (allaitement de l'adulte), un *hadîth* soutenu par le cheikh Faḥî prétendant au poste de *Muḥṭi ad-diyâr*

Les questions religieuses occupent quantitativement une place importante qui peut alourdir le texte et perturber le rythme de la narration dans le roman, mais le personnage de Ḥatim et son humour rendent cette présence moins pesante.

#### e- Religion et politique



Le cheikh Hatim considère qu'historiquement la religion et la politique sont inextricablement liées : « Dès qu'il est sorti de Bethlehem, le christianisme est devenu politique et l'Islam est devenu politique dès la mort de Muhammad » (p. 156). Mais concernant la société égyptienne, l'auteur consacre 40 pages à un dîner chez Khalid Abu Ḥadid. Ce député reçoit un comité des cheikhs, surtout les stars des chaînes satellitaires et parmi eux Ḥatim, pour se donner l'image de la piété devant ses pauvres électeurs (p. 45-46). Les cheikhs invités ne sont qu'une couverture pour dissimuler une élection trafiquée. Cependant, à l'instar d'autres notables et hauts officiers invités, il joue le jeu et profite de la générosité intéressée de son hôte. (p. 47). L'hypocrisie et la duplicité caractérisent toutes les relations entre les membres de cette assemblée.

L'auteur exploite cette partie du roman pour montrer le grand écart entre les catégories sociales, ainsi que l'intérêt personnel et financier que vise chacun des membres invités à ce dîner. Ce dernier fait apparaître par conséquent la soumission de la religion à la politique à travers les jurisprudences du Cheikh Faṭḥi al-Mi'dâwî, prétendant au poste Cheikh *ad-diyâr*, qui sont toujours formulées pour servir les personnes qui sont à la tête de l'Etat (p.68). Loin de toute spiritualité religieuse, les discussions et les conversations révèlent la haine et la jalousie entre les cheikhs.

#### **f- Le comique et l'ironie**

L'humour caractérise le comportement du Cheikh Ḥatim dans toutes les situations, même dans celles les plus sérieuses qui peuvent mettre son avenir en danger. Il en a fait une arme pour surmonter les difficultés auxquelles il a été maintes fois confronté. Quand Nadir l'emmène tard le soir dans sa voiture pour jouer au foot dans le club, fréquenté par le fils du Président, il lui dit :

يا ابني فيه مباريات الساعة الحادية عشرة ليلا، ليه؟ بنلعب بتوقيت البرازيل؟

(Va-t-il y avoir des matchs à onze heures le soir ? Est-ce que nous jouons à l'heure du Brésil ?) (p. 116)

De l'humour, il passe rapidement à la moquerie. A la vue du nombre impressionnant d'agents de sécurité et des gardiens à l'entrée du club, il ironise :

أتحدى إذا كانت هناك حراسة على السد العالي في أسوان فيها ربع أو حتى سدس هذا العدد والاهتمام

(Je parie que le Barrage d'Aswan n'a pas autant des gardiens, il n'en a même pas le quart, voire le sixième)

Nadir semble être étonné de cette réflexion du Mawlânâ, et demande :

إنت عايز حراسة على السد العالي ليه؟

(Pourquoi veux-tu qu'on garde le Barrage ?)

Alors il poursuit sur le même ton ironique :

صحيح معك حق، ماذا يفعل السد العالي إلا يا دوب يحميننا من الفيضان والغرق ويمدنا بالكهرباء والطاقة!

(Tu as raison, qu'est-ce qu'il nous apporte le Barrage, sauf l'électricité et l'énergie et il nous protège des crues et des inondations) (p. 119-120)

Dans une situation sérieuse, voire inquiétante, le héros recourt à l'humour pour détendre l'ambiance et se détendre lui-même par conséquent. Dans l'appartement du fils du Président, Fawziyya, la servante, lui demande s'il désire boire du thé au miel ou café. Il lui demande : إشمعنا شاي بالعسل بالذات؟ (Ca veut dire quoi au juste thé au miel). Embarrassée, elle sourit et dit : نخليها شاي باللبن أو ينسون ولا قهوة تركي؟ (Allons, Thé au lait ou de l'anis ou café turc), il fait alors un commentaire faisant rire Fawziyya qui ne rit pas facilement :

كويسة قهوة السلطان سليم الأول دي، خليها تركي بس وحياتك يكون بن أستانة أصلي

(Il est bon le café du sultan Selim premier, que le café, s'il te plaît, soit importé directement d'Istanbul) (p. 136).

L'autodérision ne manque pas, non plus, dans ses propos. Quand Farida, la belle fille du Président, lui annonce que son frère s'est converti au christianisme, et c'est à lui de trouver la solution « à ce moment-là, il aurait souhaité, pense-t-il, avoir mis une couche » (p. 141)

#### **g- Le style et l'expression : la diversité du langage, différents styles**

Le lecteur est frappé par la diversité du style utilisé dans ce roman. En effet, trois styles d'expression composent le livre :

- Un style soutenu quand il aborde des questions de jurisprudence, les exemples sont multiples (pp. 252,253).
- le dialecte égyptien dans les dialogues, et les citations dans cet article en témoignent largement.
- un mélange spontané de l'arabe standard et du dialecte dans la même phrase, comme dans la phrase suivante :

يا ابني فيه مباريات الساعة الحادية عشرة ليلا، ليه؟ بنلعب بتوقيت البرازيل؟ ص. 116

Dans cette phrase, il commence par le dialecte (يا ابني فيه), puis le classique (مباريات الساعة الحادية عشرة ليلا), puis le dialecte pour le reste de la phrase.

Les comparaisons, simples et concrètes sont utilisées dans un objectif pédagogique pour faciliter la compréhension, et elles ne manquent pas d'humour non plus. La relation sexuelle avec sa femme est devenue extrêmement formelle, « comme la plume qui rentre dans l'encrier » dit-il. (p. 231). Il est des comparaisons qui sont parfois empruntées à d'autres langues : l'argent et les enfants ne sont pas l'essentiel, ce sont un plus comme la cerise sur le gâteau, comme le chantilly<sup>6</sup> (p. 16).

Beaucoup sont les romans qui, sous l'influence de la vague actuelle d'extrémisme religieux, présentent parmi leurs personnages le musulman athée ou communiste qui se transforme dans la fiction en un islamiste, voire djihadiste en passant d'un extrême à l'autre. La particularité de ce roman de 554 pages c'est qu'il est fondé entièrement sur la religion et la religiosité des fidèles. La religion dans ses dogmes : Coran et *Hadîth*, ses exégèses : *al-Mu'tazila* en particulier et ses pratiques y sont présents du début jusqu'à la fin. Et c'est à travers la religion ou la pratique religieuse que l'auteur passe au crible toute la société égyptienne. La religiosité *at-tadayyun* et l'attachement presque unanime de la société, non à la religion, mais aux apparences insignifiantes de la religion, est une métaphore désignant la crise de la société égyptienne et arabe dans tous les domaines.

L'engagement de l'auteur, tout en empruntant l'humour, l'ironie et le comique, révèle une forte déception. Ḥatim n'a aucune ambition de changer la société, mais de baisser le niveau de son ignorance. (p. 38)

La révolution n'a rien changé et le réseau d'intérêt liant solidement pouvoir politique, pouvoir militaire, pouvoir religieux et pouvoir médiatique est difficilement impénétrable. Et l'échec de Ḥatim à la fin du roman, est, comme le souligne à juste titre Rachid al-Enany, une image de l'Égypte actuelle<sup>7</sup>.

### **3- L'univers médiatique comme thème principal.**

#### **a- *sahibat al-jalâla*, la presse écrite**

<sup>6</sup> -Empruntée de la langue française :

<sup>7</sup> - Rashîd al-Enany, *al-Quds al arabî*, 01/12/2013.

Le roman *al-Jurnalji* (le journaliste)<sup>8</sup> de Naṣr Ra'fat s'inscrit dans le même cadre. La presse audio-visuelle du roman précédent est remplacée par la presse écrite. Le héros, Najī Sharaf ed-Dīn, après avoir brillamment obtenu son diplôme de l'Ecole de journalisme, et après une longue attente, entre dans cet univers par la porte étroite. Et puis, petit à petit, il s'impose dans le royaume de sa majesté *saḥibat al-jalāla*. Le roman trace le tableau de la situation de la presse égyptienne moderne jusqu'à la révolution du 25 janvier 2011. Le héros / narrateur, découvre la complexité de cet univers plongé dans la corruption politique et administrative et le chantage sexuel, sans oublier l'homosexualité qui cesse d'être un tabou dans la société. Il essaie, en vain, de rester à l'écart de cette ambiance épidémique. Il passe d'un journal à un autre, et sera incarcéré suite à une fausse accusation. Le narrateur, à l'instar du narrateur *Mawlânâ*, passe au crible la société égyptienne à travers sa fonction de journaliste. Il transforme sa position en un confessionnal où les gens viennent lui faire part de leurs problèmes tel un médecin qui reçoit les patients et écoutent leurs problèmes.

Le journalisme est exploité dans le roman comme un moyen pour mettre en exergue, les différentes crises de la société, c'est pourquoi les scènes et les actions prennent un aspect cumulatif et non évolutif. Dans ce cadre s'inscrit le chapitre 52, intitulé : « nous sommes tous des prisonniers... les uns dans des prisons avec fenêtres... Les autres dans des prisons sans fenêtres » (p. 345). Une femme vient lui raconter son histoire dans l'objectif d'attirer son attention sur une réalité toute proche, pourtant il fait semblant de ne pas la voir et continue à écrire sur la femme en Afghanistan ou ailleurs. Il s'agit de la radicalisation de son mari qui adhère aux Frères musulmans. Juste une semaine après leur mariage, il l'oblige à quitter son travail pour ne plus fréquenter les hommes et lui impose sa vision extrémiste de la religion : porter le *niqâb*, un sac couvrant tout le corps, le noir est la seule couleur autorisée, des gants noirs, pas de musique, pas de chanson, le Coran et les sermons des prédicateurs sont les seuls enregistrements à écouter, même le rire sera interdit. Elle mène cette vie depuis 25 ans. Elle a eu avec lui 4 filles et deux garçons. La raison qu'il avance fut, dit-elle, de sauver nos âmes, et de gagner éternellement le paradis. Cependant, ce qui la choque le plus ce sont ses deux fils. Ils ont fait des études universitaires et sont devenus plus fanatiques et plus extrémistes que leur père. Ils veulent sauver l'humanité et purifier la terre des infidèles. Infidèle est celui qui n'épouse pas leurs idées. A travers cette scène, l'auteur affiche son pessimisme à l'égard d'une situation qui semble être sans fin. Chaque nouvelle génération est plus fanatique que la précédente et par conséquent plus violente.

---

<sup>8</sup> - Markaz al-ḥaḍâra al-'arabiyya, Le Caire, 2012.

#### 4- L'instrumentalisation de la religion : irrationalisme et obscurantisme

Cet archétype de la radicalisation sera présent dans différents romans. Dans *Ṣayf jalîdî* (Un été glacial)<sup>9</sup> de Abd al-Ilah Balqzîz, un universitaire marocain, le héros, Ali az-Zahrawi, a deux sœurs, Karima de 4 ans son ainée et Samira de dix ans sa cadette. Cette dernière, une brillante élève, a eu la meilleure moyenne à Marrakech pour son bac scientifique, et la seconde moyenne au Maroc. Samira qui rassemblait jadis à un ange est devenue, selon son frère, une masse de haine. Intolérante avec tous ceux et celles qui ne partagent pas ses idées religieuses. Sa tenue vestimentaire a changé. Elle est voilée de la tête aux pieds. Elle, la préférée de son frère, est devenue son problème voire une catastrophe : comment la présenter à sa fiancée wafâ', une fille libérée de la religion. On lit :

وسميرة؟ آه، هذه هي نكبتة التي نكب بها. كيف له أن يعرّف وفاء بها وهي لم تعد سميرة التي عرفها مذ كانت رضيعا وأحبّها أكثر من أي فرد آخر في الأسرة؟ أي صدمة ستتلقى وفاء حينما تعلم أن سميرة باتت ترفض مصافحة أخويها باليد.

(Et Samira ! C'est une catastrophe. Comment la présenter à Wafâ' sa fiancée, alors qu'elle n'est plus Samira la petite fille qu'il a tant aimée. Quel va être le choc de Wafâ' quand elle découvre que Samira refuse même de mettre sa main dans les mains de ses frères) (p. 242)

Samira s'isole de la famille pour intégrer une cellule de femmes intégristes dont l'univers est régi par les seules règles strictes et déformées de la religion. Samira finit par se marier avec un homme intégriste membre d'un groupe islamiste politique (p. 338).

Le roman décrit deux univers qui évoluent parallèlement dans une même société, mais le fossé les séparant ne cesse de s'élargir, ce qui conduira à un violent conflit social inévitable.

Nous trouvons le même archétype de personnage dans le roman *an-Nâjûn* (Les Rescapés)<sup>10</sup> de l'écrivaine marocaine az-Zahra Ramîj. La narratrice Ḥasnâ' se révolte contre l'obscurantisme religieux. Militante dans une association d'aide aux malades de cancer, elle est profondément choquée par les propos d'une de ses collègues, voilée, qui considère l'expansion de cette maladie comme une punition de Dieu due à l'éloignement du droit chemin, à la recherche des plaisirs de la vie, à l'alcool et aux corps dénudés des femmes. Cette collègue trouve que les nations égarées ont besoin des catastrophes pour les rappeler l'existence de Dieu (p. 24). La narratrice fait le rapprochement entre ces paroles et le sermon de dimanche du Père Paneloux dans *La Peste* d'Albert Camus. Ce curé culpabilise les fidèles en les accusant d'être, par leur

<sup>9</sup> - Muntada al-ma'ârif, Beyrouth, 2011

<sup>10</sup> - Faḍâ'iyyât li-an-nashr wa-at-tawzî', Amman, 2012.

comportement, à l'origine de cette maladie<sup>11</sup>. L'obscurantisme religieux exploite, dans les deux cas, les mêmes arguments.

Ḥasnâ', la cinquantaine, luttant pour une cause humaine, se trouve confrontée à son entourage, atteint par ce qu'elle appelle الصحوة الدينية (l'euphorie religieuse). Elle est l'objet des critiques : elle continue à fumer, refuse de porter le voile et nage en maillot de bain dans la mer. Ses proches estiment qu'elle doit avoir honte devant sa fille voilée et son gendre. Désespérée de les raisonner, elle s'est éloignée de la famille et renoncée à visiter même sa fille, unique, car elle ne voit dans sa maison que le fanatisme et l'hypocrisie religieuse. Elle ne pouvait plus supporter cette ambiance où les conversations tournent uniquement autour des *ad'īya* (invocations) qui protègent l'homme de son frère l'homme, du diable, des djinns, du mauvais œil, de la souffrance de la tombe... » (p. 277). Elle se sent plus proche de Dieu qu'eux, eux les hypocrites.

Le personnage Zaynab al-Ḥinnâwi, docteur et professeur de littérature anglaise à l'université al-Mansoura, rencontre le même fanatisme et le même obscurantisme avec son mari et cousin Hishâm dans le roman ما لم تقله النساء (Ce qui n'est pas dit par les femmes)<sup>12</sup>, du romancier égyptien Muḥammad al-Qasbî. La métamorphose subite de son mari l'a surprise. Il laisse pousser sa barbe, raccourcit ses *Jilbâb* qu'il mettait à la maison ou au village et commence à rester de plus en plus longtemps dans la mosquée, dite mosquée des Siniyîn. Il intègre le groupe religieux salafiste أحباء الرسول (les biens aimés du Messager) et devient le responsable du quartier al-Ma'sara et le prédicateur de la mosquée citée-dessus. Son objectif ainsi que celui de son association serait : « d'inciter les gens à suivre la *sunna* du Prophète سنة الحبيب المصطفى . Mais sa conception particulière et bornée de cette de cette Tradition l'installe pleinement dans l'obscurantisme. Un soir, de retour à la maison, raconte-t-elle, il me voit regarder, avec émotion, le film بين الأطلال (Parmi les ruines). Sans regarder l'écran, il éteint le téléviseur en murmurant : هذا يلهيك عن ذكر الله (cela t'empêchera d'invoquer Dieu) (p. 67). La même scène se répète une semaine plus tard alors qu'elle regardait l'invasion israélienne du village de Janine. Elle cria furieuse : « Que fais-tu ? Hishâm ! ». Il répond calmement : « il vaut pas mieux que tu ailles lire un peu du Coran au lieu de regarder ça ». Et après une brève discussion, il lui dit : « La faculté et ses professeurs laïcs et infidèles كفره vont corrompre ta

<sup>11</sup> Dans son sermon, le Père Paneloux dit : « Mes frères, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité... Dieu qui, pendant si longtemps, a penché sur les hommes de cette ville son visage de pitié, lassé d'attendre, déçu dans son éternel espoir, vient de détourner son regard. Privé de la lumière de Dieu, nous voici pour longtemps dans les ténèbres de la peste. », *La Peste*, éditions Gallimard, 1947, éd. 1955, pp. 90-91.

<sup>12</sup> - Markaz al-ḥaḍâra al-'arabiyya, Le Caire, 2012.

foi... Tu me parles de ces européens qui se manifestent contre Israël, ce ne sont qu'une bande de communistes athées qui ne manifestent pas par amour aux musulmans mais par haine contre Israël et leur ennemi les Etats-Unis » (p. 68). Il part en me lançant, dit-elle : « Que Dieu te guide vers le bon chemin docteur » (ربنا يهديك يا دكتور). Ecouter les chansons à la radio est aussi illicite حرام, car elles poussent à la débauche الفسق. La maison où on écoute des chansons est une maisons habitée par le diable » (p. 36)

Zeynab dit, un soir, à Hisham, qui a mis longtemps pour acheter le médicament :

-Pourquoi ce retard ?

- Que puis-je faire ? Il n'y avait pas de pharmacie ouverte.

-Et pourquoi tu n'as pas acheté à la pharmacie de Samuel, elle est à deux pas de chez nous et ouverte jour et nuit ?

- Tu voulais, dr. Zaynab que j'achète les médicaments chez un chrétien ? علوزاني يا دكتورة زينب ؟ (p. 27) أجيب دوا من نصراني؟

Cet extrémisme religieux est lié dans le roman aux ambitions personnelles des membres du groupe et au service de renseignement الأمن. Cette instrumentalisation de la religion fait plonger la société dans la corruption et l'obscurantisme. Un sentiment de pessimisme et d'impuissance s'exprime face à un réseau de manipulation qui ne cesse de se développer.

## 5- Religion et dérision

Dans son ouvrage *حاددي التيوس أو فتنة النفوس لعذارى النصارى والمجوس*<sup>13</sup>, Amin az-Zâwi, un romancier algérien traite avec beaucoup d'ironie l'instrumentalisation de la religion dans une société touchée par cette euphorie religieuse. Selon une technique narrative originale, qui s'appuie sur les médias et les rôles, de plus en plus influents et référentiels des cheikhs et imâms dans les mosquées, il trace le parcours des trois sœurs françaises qui quittent la France pour l'Algérie dans l'objectif de se convertir à l'Islam, de se marier avec des algériens et d'y vivre. Chacune de ces filles avait ses raisons propres derrière son initiative. Le roman commence par une annonce sur la première page du journal algérien *al-Qurûsh* daté du 13 / 01 / 2010 écrite sous la photo de trois filles voilées : « Trois filles françaises, se convertissent à l'Islam et cherchent des maris souhaitant les épouser selon la *Sunna* de Dieu et de son

<sup>13</sup> - Manshûrât al-Ikhtilâf, Alger, 2011

prophète » (p.13). Il est à souligner qu'une annonce identique a été, réellement, publiée dans le magazine *al-Qurûsh* le 31 août 2009.

L'aînée, Martine ou Fatima as-Zahrâ', 32 ans, jolie blonde, les yeux bleus, dans son regard se cache la pudeur d'un ange et la séduction d'un diable, sa féminité est sauvage, douée pour les langues. Dieu l'a créée, dit-elle, pour être violemment pénétrée par les hommes (p. 17-18). Les organes sexuels des Français chrétiens et athées, petits et froids, n'arrivent pas à éteindre la flamme de son désir. Les sept expériences sexuelles qu'elle a eues l'ont fortement déçue. Elle était même tentée par la prostitution pour essayer tous les sexes de différentes tailles et de différentes formes. (p. 117). Un jour elle tombe sur un *hadîth* du prophète Mohammad qu'elle lit en français. Le sujet de ce *hadîth* est une question posée au Prophète si les gens du paradis أهل الجنة font l'amour. La réponse du Prophète était claire : ils font l'amour sans répit et avec un désir permanent mais sans sperme ni procréation (p. 119).

Catherine ou Zeynab, la deuxième, est aussi blonde et les lèvres charnues, elle est passionnée de musique, elle joue du violon et a une belle voix. Une relation suspecte, qualifiée d'incestueuse par la mère, la lie à son père. Une relation amoureuse la lie aussi à son amie Sylva. Sa conversion à l'Islam est motivée par son penchant au mysticisme. En se convertissant à l'Islam elle s'approche de Râbi'a al-Adawiyya et de son mode de vie. Les poèmes de Adawiyya la conduisait à l'extase voire à l'orgasme, car pratiquer la poésie c'est comme pratiquer le sexe. (p. 131).

La benjamine, Gabrielle ou 'Aisha, leur demie sœur (fille de leur père) est blonde. Elle a un désir fulgurant d'essayer la vie dans un harem, c'est pourquoi elle a lu beaucoup de livre sur les *jama'ât islamiyya* algériennes, seules capable de lui procurer cette satisfaction. « Petit à petit, dit-elle, j'ai été habité par le désir de monter au sommet de la montagne pour essayer de vivre comme l'une des femmes du harem d'un émir salafiste et jihadiste. C'est cette philosophie qui m'a poussée à prendre cette décision et à déclarer mon islam dans cette ville » (p. 139). Sans cacher son masochisme, elle ajoute : « contrairement à mes sœurs, je ne cherche pas un musulman qui a un grand sexe et un appétit sexuel inassouvi, je veux un émir qui vit dans les cavernes entre les femmes et les éphèbes, je veux que la jalousie ronge les autres femmes quand c'est mon tour avec lui, et que cette même jalousie ronge mon corps quand il s'isole, dans une tente, avec une autre femme. Ses soupirs de jouissance couperont mon corps en morceau » (p. 139).



Face à ces trois filles il y a plusieurs prétendants, chacun avait aussi ses raisons : Il y a l'Imam devant qui elles prononceront la *shahada*. En lisant l'information dans le journal, il se dit : « je me marierai avec l'une d'elles, l'aînée, ou celle du milieu ou la benjamine, peu importe, je partirai de l'autre côté de la mer, je me libérerai de réciter les paroles de Dieu sur ordre et avec un salaire de misère » (p. 56). Cet imam, diplômé en langue anglaise et amoureux de la langue française, se trouve amener à brûler ses livres écrits en anglais, après l'arrivée du parti islamiste au pouvoir car, dit-il « la seule langue qui doit rester dans le pays est la langue du Livre, de l'Envoyé de Dieu et du paradis ». Le poète du journal *al-Qurûsh*, se voit prioritaire, il mérite l'une d'elles et pourquoi pas deux. Agé de 33 ans, l'âge du Christ quand il a été crucifié, précise-t-il, communiste, athée (*zindîq*) et n'a jamais mis les pieds dans une mosquée, il renonce à tout son passé, en voyant arriver l'heure « du grand amour de l'Islam » *الحب الإسلامي الكبير*, il décide de brûler sa bibliothèque contenant des ouvrages poétiques ne menant qu'à l'enfer : Adonis, Rimbaud, Baudelaire, Abu Nuwas... et quelques numéros « de la revue *Jasad* dirigée par la poétesse audacieuse et débauchée Joumana Haddad». « J'arrêterai tout de suite mon abonnement à cette revue » affirme-t-il (p. 113).

Sans la moindre allusion à une spiritualité, la religion est traitée comme une marchandise entre les mains de commerçants.

Sur le même ton ironique, le romancier égyptien Hasan Abd al-Mawjoud aborde dans son roman *Nâṣiyat Bata* (L'Enseigne Bata)<sup>14</sup>, la pensée de *Jamâ'at at-tablîgh wa-ad-da'wa* en Egypte sous la direction de l'émir Jamal. Cette ironie se manifeste à travers le comportement et la pensée du jeune Qâsim qui était forcé par son père à faire sa formation dans le giron de ce groupe. L'argument fort de ce dernier, pour convaincre les néophytes, est l'accès au paradis. Mais les délices du paradis promis, les *Hûriyya*, n'attiraient guère Qâsim. Il préfère amener avec lui les albums de Mekey Mouse et de Tintin et d'autres albums plus drôles. En plus, Ibn Abbas raconte qu'au paradis les *hûriyya*, sont tellement douces que si elles crachent dans l'eau de mer, celle-ci deviendra douce. Cette description le dégoûte. Il avait la nausée en imaginant l'une d'elles lui tendre un récipient en bois, rempli d'eau de mer et dans lequel elle avait craché. Sans oublier que, dans l'autre monde, il va se priver de l'équipe de foot al-Ahlî. A tout cela il faut ajouter l'ennui au paradis tel qu'il est présenté. Quelqu'un, entouré des *hûriyya*, couché sur des lits confortables, servi en permanence par des *ghulmân* doit forcément s'ennuyer. (p. 29).

---

<sup>14</sup> - Dâr Mirit, Le Caire, 2011.

La peur du diable, sujet central de l'enseignement de ce groupe est décrite d'une façon caricaturale et ironique. Il faut fermer tout orifice pour l'empêcher d'entrer dans le corps humain. Qâsim, en baillant, fut surpris par l'éventuelle présence du diable. Par une réaction rapide, il mit la main devant la bouche pour l'empêcher d'y entrer. Le rire est également dangereux. La bouche ouverte est une porte par laquelle il peut entrer. (p. 127).

Le sermon prononcé par le cheikh Aḥmadi, l'un des membres du groupe, contre les chrétiens d'Égypte est de la même veine. On fait pression sur nous, dit-il, pour nous faire taire, pour ignorer les comportements des *dhimmis* qui cherchent à nous éloigner de notre religion. Leurs filles non voilées ne connaissent pas la pudeur, elles sortent dans les rues presque nues sous les regards de leurs tuteurs qui sont devenus des macros. Nos pauvres jeunes musulmans tombent dans le piège. Il finit le sermon en demandant à Dieu de faire d'elles des buches pour l'enfer, et toute la salle comme un tremblement de terre cri « Amen ». (p. 146).

Le roman fait allusion à une entente entre l'intégrisme et les services de sécurité. Le cheikh Aḥmadi est soupçonné être un agent collaborant avec ce service.

Avant de clore cette rubrique, j'évoquerai le roman *Ḥurma* (Femme)<sup>15</sup> du romancier yéménite Ali al-Maqri. Avec beaucoup d'ironie et de cynisme, l'auteur décrit l'hypocrisie d'une société frustrée sexuellement sous la couverture d'un Islam fanatique et obscur qui considère « qu'écouter les chansons est illicite et fâche Dieu » (حرام يغضب الله) (p.5). La télévision aussi est illicite pour les femmes parce qu'elles peuvent y voir des hommes (p. 14). La narratrice, une jeune fille, raconte dans un style audacieux et sans fard son parcours, et ceux de son frère Raqîb (un prénom qui n'est pas choisi au hasard, *raqîb* signifie censeur), et de sa grande sœur Khawla. Raqîb, communiste, épouse sa voisine Noura. Par jalousie et pour l'enfermer dans la maison il a renoncé au communisme pour adhérer à un groupe salafite et fanatique. Il fait le jihad en Tchétchénie et revient avec une nouvelle épouse Valentina. La grande sœur Khawla, libertine sous le couvert de sa *'abâya* et de son voile, aidait financièrement, dit-elle, ses parents de son travail et du travail de son sexe. La narratrice adhère aussi au groupe djihadiste après ses études à l'Université de la *Sharî'a*. Elle épouse successivement deux hommes qui se sont avérés impuissants, incapables de lui procurer le plaisir sexuel qu'elle cherchait. Son mari Abû Abdallah, dit-elle : « s'adresse à Dieu chaque soir comme s'il lui présentait un rapport quotidien sur ce qui se passe en Afghanistan, au Pakistan, en Tchétchénie, en Palestine, et lui demande, enfin, d'aider les Musulmans contre les infidèles. J'aurais souhaité

---

<sup>15</sup> - Dâr as-Sâqî, Beyrouth, 2012.

qu'il lui demande aussi la force pour avoir des relations sexuelles, mais cette force, il ne l'a jamais demandée » (p. 92). Sans aucun tabou, l'auteur juxtapose volontairement les frustrations sexuelles, nommées sans retenues, et l'obscurantisme de l'extrémisme religieux, afin de montrer les effets néfastes d'une idéologie fermée qui vide la société à la fois des valeurs humaines et des valeurs spirituelles.

## 6- Idéologie islamique

Dans le roman *الحقيقية المفقودة* (The Lost fact)<sup>16</sup> de l'écrivain soudanais Iyâd al-jallâd. Le héros Yûssuf, d'une mère est chrétienne appartenant à l'église scientologique fut paralysé à l'âge de 14 ans suite à un accident de voiture. Inspiré de l'histoire de Yûssuf dans la Bible et dans le Coran, le héros tomba dans « le puits abandonné ». البئر المهجورة. Deux personnages : Maher et Mostapha mènent une enquête pour connaître le coupable.

Une dernière scène vient se greffer sur l'histoire sous forme d'un rêve dans lequel une foule gigantesque, portant l'étendard de *at-tawhîd* marche vers la colline où Fou'âd, un autre personnage appelle à la prière : « أشهد أن لا إله إلا الله... أشهد أن محمدا رسول الله » (Je témoigne qu'il n'ya qu'un seul Dieu et que Muhammad est le messager de Dieu). Il portait l'étendard sur la colline et la foule tournait autour de lui, comblée de joie (p.493). La vérité perdue a été retrouvée avec l'Islam. Une scène qui vient s'ajouter artificiellement à l'histoire pour exprimer l'idéologie de l'auteur.

## Conclusion

Force est de constater que le phénomène de la religiosité *at-tadayyun* gagne de plus en plus de terrain dans le monde arabe. Elle a, par conséquent, et comme nous avons remarqué, pénétré dans le roman arabe de la large porte. Si peu de romans se sont consacrés entièrement à cette problématique comme les deux premières œuvres étudiées : *Yawn ad-dîn* et *Mawlânâ*, très nombreux, en revanche, sont les romans qui ont fait de la religiosité un élément important dans la construction de la fiction. Cette étude nous permet également de constater que la grande majorité des romanciers n'adhère pas à cette mouvance religieuse qui s'attache plus à la religiosité *at-tadiyyun* qu'à la religion *ad-dîn*. Bien au contraire, elle la critique et en fait le sujet d'une dérision et l'objet d'une description caricaturale, cynique et ironique. La question qui se pose alors : pourquoi cette vague d'islamisation, de religiosité et d'obscurantisme continue à s'étendre dans la société arabe ? Il me semble que les médias qui peuvent être une source de culture inappréciable font parfois de la religion un produit à vendre, et « les chaînes

<sup>16</sup> - Muntada al-ma'ârif, Beyrouth, 2012. Le roman est titré en arabe et en anglais

religieuses, selon Fawzia Zouari, vecteurs d'obscurantisme, ont un impact catastrophique.»<sup>17</sup>  
Et les écrits littéraires ne résistent pas face aux chaînes satellitaires qui engagent des prédicateurs prêchant les signes superficiels et insignifiants de la religiosité au dépend de la religion<sup>18</sup>.

---

<sup>17</sup> - « Rebelles d'Islam », *La Revue*, n° 50, mars 2015, p. 115.

<sup>18</sup> - Naser Irâq dit sur la langue de l'un des personnages de son dernier roman *Nisâ' al-Qâhira. Dubai* (Les Femmes, Le Caire, Dubai) (ad-Dâr al-miṣriyya al-lubnâniyya, Le Caire, 2014) : « les cheikhs des chaînes des chaînes satellitaires insistent depuis des années auprès des femmes que le voile est la tenue islamique, et celle qui ne le met ira en Enfer » (p. 625).